

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELLOD

La nouvelle chapelle de Prarreyer

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1944, tome 42, p. 217-222

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

La nouvelle chapelle de Prarreyer

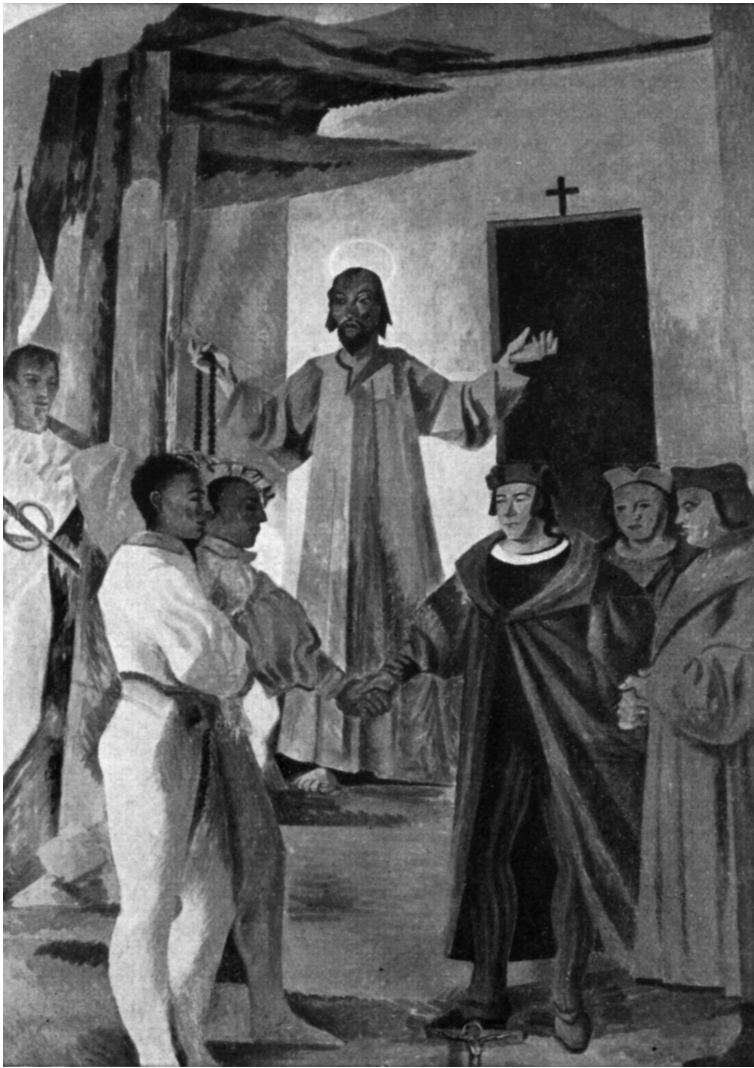
Le profane bourgeois pour qui tout est facile, parce que son cœur ne vit point dans le profond secret des choses, croit qu'il est une entreprise bien aisée que de bâtir une chapelle en montagne, car tout lui semble hasard dans ces villages où les constructions de bois ou de pierre lui paraissent semées sans ordre au gré des accidents du terrain et de la commodité. Celui qui pense ainsi n'a certes rien compris à la loi intime qui régit cet ordre pittoresque de nos villages valaisans qui charme le cœur et les sens de tous les vrais artistes. Il est deux grandes difficultés auxquelles les bâtisseurs de chapelles en montagne doivent faire face : celle de l'argent et celle de l'art. Nous ne dirons rien de la première difficulté, car nous connaissons le dévouement inlassable et l'habile ingéniosité de ceux qui doivent la surmonter ; nos pensées se bornent à élucider la seconde de ces gageures.

Si nous parcourons les villages valaisans, nous voyons que toutes les chapelles varient à l'infini dans leurs conceptions, comme du reste les maisons, comme aussi varient les races et les caractères des populations qui habitent les différentes vallées ; car, il ne faut pas l'oublier, le Valais est en quelque sorte une minuscule réplique de l'Europe, puisque ce pays est situé au carrefour de toutes les civilisations qui ont partagé le vieux Monde. Splendeurs du nord et splendeurs du midi ont pris sur notre sol une nouvelle vie, pour devenir des créations valaisannes. C'est le propre même de l'art d'aller de l'universel au particulier pour remonter ensuite à l'universel. Les arts romans et gothiques qui ont été, durant le Moyen Age, le langage commun à toute la chrétienté exprimant sa foi solide dans la beauté la plus pure que n'ont jamais plus dépassé les conceptions humaines, ne furent point des arts despotiques. Ces deux grands épigones architecturaux connurent dans la ligne même de leur style une infinité de créations ordonnées par le



milieu naturel ou social ainsi que par la matière de l'endroit. Universel dans ses particularités, particulier dans son universalité, l'art médiéval témoignait ainsi de sa profonde vitalité. C'est cette vitalité même de l'art qui a donné l'infinie diversité de nos chapelles valaisannes, toutes sœurs entre elles par cette ardente foi qui a présidé à la création de leurs chants exprimés dans le bois et la pierre du pays. Cette soumission de l'art au milieu est une grande leçon d'humilité et de vérité donnée aux artistes, car ceux-ci ne doivent pas s'imposer à la réalité, mais s'y soumettre. A ce point de vue, M. Zimmermann, l'architecte de la nouvelle chapelle de Prarreyer, a bien su adapter au milieu sa construction ; celle-ci, en effet, fait corps de sa masse en rotonde, autour de laquelle s'équilibrent les deux ailes du village, avec les bâtisses des alentours. Le village de Prarreyer est, en effet, sis sur un des contre-bas d'un cône de déjection et les toits de ses maisons apparaissent sur la faible pente comme une troupe de ramiers prenant successivement leur vol. Le toit conique qui termine la chapelle s'harmonise donc merveilleusement avec l'ensemble, et cela même avec les bâtisses, car il y en a qui coupent la pente en longueur, qui ne sont pas orientées comme la plus grande partie des constructions ; en effet, de quel côté que l'on aperçoit le toit de la chapelle, celui-ci aura toujours par sa forme conique une coupe de toit à deux pans. Et puis, dans l'ensemble de ses lignes, la chapelle de Prarreyer ne rappelle-t-elle pas ces tours que bâtirent nos ancêtres pour la défense de leur terre ? Ces tours aux si justes proportions avec le pays, et dont les masses assombries par les siècles nous semblent aujourd'hui avoir poussé de la roche même sur laquelle elles ont été édifiées. Mais cette nouvelle tour de la terre valaisanne n'est point pour glorifier les passions humaines, elle est toute à la gloire de Dieu.

Si la chapelle de Prarreyer est dans le vrai milieu de sa beauté, à quelle ligne générale de l'art architectural allons-nous la rattacher ? La question ainsi posée est quasi insoluble et cela pour deux raisons : d'abord, comme l'affirme Henri Focillon dans son beau livre *Art d'Occident*, les styles ne se succèdent pas comme des dynasties, par la mort des derniers mâles ou par leur



Le Bienheureux Nicolas de Flüe
Fresque d'Albert Chavaz

éviction ; il y a, en effet, une espèce de continuité d'esprit avec le passé, même dans les créations les plus originales ; ensuite, nous ne devons pas l'oublier, nous sommes dans une période d'élaboration où l'homme s'affronte avec des nouvelles grandeurs en essayant de mesurer sa force dans la conquête d'un inconnu toujours plus beau. C'est la lutte gigantesque de l'humanité qui se rue pour arracher un coin de plus du voile tragique qui cache la face mystérieuse de Dieu. La beauté, a dit avec combien de raison profonde Pierre van der Meer, est toujours tragique, car elle est le chant d'une privation. Nous sommes donc, en ces heures, dans une prodigieuse mêlée d'esprits assoiffés de cette tragique privation ; c'est le déchirement entre le nova et le vetera, déchirement que caractérise avec violence la guerre actuelle laquelle en est le paroxysme le plus cruel. La chapelle de Prarreyer est, elle aussi, comme une bataille d'idées : il y a là de l'expérience romane, dans les murs solides de la rotonde percée de petites fenêtres rondes ; il y a là aussi des tentatives de la Renaissance dans le plafond à caissons richement colorés ; il y a l'audace du Moderne avec le clocher ouvert d'une face sur toute sa hauteur ; il y a là enfin, dans la magnifique fresque du peintre Chavaz, la profondeur et la haute technique d'un art à la fois intense et recueilli, qui nous transporte vers les plus purs chefs-d'œuvre de l'époque de Giotto.

Sans pousser l'audace jusqu'à vouloir classer la chapelle de Prarreyer, une vraie chapelle valaisanne, dans un style du passé, nous aimerions plutôt dire, dans celui de l'avenir, nous concluons avec Maritain que les œuvres les plus universelles et les plus humaines sont celles qui portent le plus franchement la marque de leur patrie. Si donc, les immenses encyclopédies de pierre que furent les églises romanes et gothiques, ces Sommes de la beauté, expriment dans leurs lignes, leurs sculptures, leurs vitraux, toute la divine théologie, la majesté de Dieu à laquelle s'allie la création avec, au centre, l'homme, cette image merveilleuse de Dieu, la nouvelle chapelle de Prarreyer est, elle aussi, une prière bien posée en terre de Bagnes, avec la solide masse de sa rotonde qu'élançe vers le ciel une tour ouverte sur toute sa hauteur et simple comme un cœur paysan, du haut de



laquelle chante la douce voix de la cloche Michelle-
Irène :

*Pays, comme un cœur mis à nu,
Dans ma poitrine de tes pierres,
J'entonnerai l'hymne ingénu
De tes champs, tes bois, tes rivières.*

*Mes accents de joie et de paix
S'élanceront vers la lumière
Du soleil flambant tes sommets
En une implorante prière.*

*Je te dirai mon doux pays,
Toi qui chaque jour me souris
Maintenant : « Ecoute, sereine,*

*La voix de Michelle-Irène
Qui sur ton beau sol désormais
Te chante l'unité, la paix. »*

Marcel MICHELLOD